

**AU BONHEUR
DES VOILES**

Du même auteur

Même pour ne pas vaincre

roman

Seuil, 2011

*

Les cimetières engloutis

poésie

Al Manar, 2013

La traversée de l'errance /

La travesía de la errancia

poésie

La Cabra, Mexico, 2010

Urbaines miniatures

poésie

L'Oreille du Loup, 2007

Dans la nudité du temps

poésie

L'Oreille du Loup, 2007

STÉPHANE CHAUMET

AU BONHEUR DES VOILES

Chroniques syriennes
(2004-2005)

r é c i t

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN: 978-2-02-111346-4

Éditions du Seuil, mai 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

*à mes amis syriens
pour leur incomparable générosité*

Tout lieu qui ne se féminise pas ne vaut rien

Ibn Arabî

*Puis ce jour-là,
vous serez interrogés
sur vos plaisirs passés*

Coran, CII, 8

Drôle de voile

On dit que Muhammad aurait détourné le regard du haut du mont Qassioun, pour ne pas subir la tentation de Damas, ne pas troquer le paradis terrestre contre le paradis céleste. Aujourd'hui, les couples viennent sur les hauteurs contempler le petit enfer urbain – parsemé la nuit des points verts que diffusent cette profusion de phares, censés guider les âmes – et dérober furtivement un peu de plaisir terrestre, bien que les anges noirs des mœurs, les Moukhabarat, veillent sournoisement. En Syrie, il y a le Mauvais Œil et il y a les Mille-z-Yeux du Moukhabarat.

Trouver une place tranquille sur les rochers du Qassioun n'est pas facile. Surveillance, voyeurisme, ou les deux à la fois, entre le plaisir de gêner et celui de mater, toujours quelques garçons, âgés de 20 à 30 ans, mal dégrossis de l'adolescence, frustrés qu'aucune fille n'ait voulu les suivre, rôdent – quand ce ne sont pas les enfants qui vous collent jusqu'à ce qu'on leur achète un paquet de chewing-gums. Impossible d'aller en douce à mon hôtel, ni dans un autre, le passeport de Dalia est tunisien mais mentionne son adresse à Damas. Impossible d'aller où

elle habite, une chambre qu'elle loue dans une famille syrienne. Ceux qui ont la chance d'avoir une voiture s'enfoncent un peu en dehors de Damas, chacun dégotte son coin.

D'une voiture descendent d'autres jeunes qui s'approchent. C'est lassant. Dalia craint surtout les agents du Moukhabarat, elle ne veut pas de problème. On se rajuste, elle se blottit contre moi, il fait un peu frais, main dans la main. Elle me demande si je suis marié. J'évoque ma situation. Et elle ? Personne ne sait qu'elle a été mariée. Un mois ! Personne, ni ici, ni en Tunisie. Parce que, vivant seule maintenant, elle ne serait plus respectée, ce serait l'assaut, tous à tenter leur chance !

– Un Tunisien. Il semblait amoureux. On se voyait souvent, il voulait faire l'amour, moi aussi d'ailleurs, et vivre avec moi, il n'arrêtait pas de le répéter, mais je connais les Arabes, je ne voulais pas me donner comme ça. On s'est donc mariés à la mosquée, pour le reste, les papiers, c'était trop difficile. J'ai appris par hasard qu'il avait une femme en Tunisie et un enfant. J'aurais pu accepter sa situation mais pas qu'il me mente, qu'il me mente, non. Il jurait vouloir être avec moi, quitter sa femme, il ne la voyait qu'une fois par an de toute façon. Je le croyais, mais ce n'était pas la question. Pourquoi les hommes ont besoin de mentir ? Je ne lui demandais pas de promesse, il m'aurait confié ses doutes, sa situation, au moins j'aurais pu choisir, choisir d'avoir une relation ou non avec lui dans ses conditions. Il n'avait pas confiance en moi, ni en lui, en fait il a trahi tout le monde, et lui avec.

C'était l'année dernière. Bien avant cela, en Tunisie, Dalia avait été fiancée à un cousin, pendant cinq ans. Elle était jeune. Puis du jour au lendemain il s'était marié avec une autre et installé en Italie. Elle avait attendu cinq ans pour rien. Quelques années après, ils s'étaient revus au village en Tunisie, pour les vacances. Son cousin voulait divorcer et se remarier avec Dalia, il pensait avoir fait une erreur, il l'aimait. Trop tard. Ça l'avait plus attristée que flattée. Cette attente vaine, ce gâchis. Est-ce qu'elle aurait dû saisir l'opportunité ? Être enfin heureuse ? Le rendre heureux ? Est-ce que tu l'aimais encore à ce moment-là ? Peut-être. Un peu, oui. Mais il l'avait trahie d'une certaine façon. Et il avait des enfants, elle trouvait cruel de les séparer de leur père. Non, c'était trop tard.

Elle avait travaillé à Chypre et en Turquie avant d'atterrir en Syrie dans une famille italienne. Elle était très bien avec eux, ils n'abusaient pas de son travail, ils ont même voulu l'emmener en Italie quand ils ont dû repartir, mais à cette époque Dalia a eu un peu peur d'aller vivre en Europe, elle ne savait pas trop pourquoi. Elle regrette. Maintenant, elle a 35 ans. Et dix ans à Damas. Elle ne s'y plaît pas trop, mais elle a du travail.

– En Tunisie, la société est plus ouverte qu'ici, mais je ne veux pas y retourner. Mes frères me proposent souvent de venir vivre chez eux, mais je sais que mes belles-sœurs me traiteront comme leur bonne sous prétexte de me demander un service, je serai *chez elles*, et pas chez moi, je ne veux pas de problème, ni que mes neveux me détestent si des conflits avec leur mère commencent.

– Et depuis l'histoire avec le Tunisien ?

– Depuis, rien.

– Et les Syriens ?

– Si tu couches avec un Syrien, il se dit que tu le fais avec tout le monde, il ne te respecte plus, il profite seulement et à la première occasion il te lâche comme une chienne, j’ai eu des copines qui en ont fait l’expérience.

Je me suis demandé si elle aussi en avait fait l’expérience malheureuse.

Dalia travaillait dans un autre hôtel avant, elle faisait les chambres, elle se mettait en short pour travailler, c’était plus pratique, pas un short très court, en plus il faisait chaud l’été, alors un de ses collègues l’a prise pour une fille facile, il s’est mis à la chercher, à lui parler avec familiarité et quand elle l’a remis à sa place il est devenu presque insultant, il a essayé de liguer les autres contre elle, le patron a dû prendre sa défense, il savait qu’elle ne faisait rien de mal, qu’il n’y avait rien de provocant dans son attitude.

– Ou c’est que le patron aimait voir mes jambes ! Je suis arabe, j’aime les Arabes, mais je n’aime pas leur mentalité avec les femmes, surtout ici. Moi, j’oblige les gens à me respecter, la famille où je vis, ma propre famille, mes collègues, mes patrons. Ils ne peuvent rien me reprocher, même si je suis obligée de mentir un peu, sinon ils ne comprennent rien, ils interprètent, ils jugent.

Finalement, on redescend un peu, sur la route il n’y a presque plus de lumière, j’entraîne Dalia sur le côté, enjambant un garde-fou, vers un talus d’arbustes. Elle proteste, elle ne peut pas pénétrer dans un endroit pareil, mais elle me suit, je l’aide à grimper dans la terre et dans

l'herbe, écartant quelques branches, jusqu'à un coin plus plat, propice. Elle s'allonge avec moi, me dit que je suis fou en riant à voix basse, elle a peur, si quelqu'un nous voit... mais il fait noir, la portion de route en contrebas n'est pas éclairée, et seules les lumières jaunes et vertes de Damas scintillent au loin entre les feuillages.

Il est tard, elle a des appels en absence sur son portable – la famille chez qui elle loue une chambre. Dalia sort très rarement le soir si tard, il est plus de minuit, elle prévient normalement, ce n'est pas qu'ils la surveillent, ils doivent juste s'inquiéter, mais pas Dalia.

On marche, remontant bien la fermeture et le col de notre veste, les guirlandes des restaurants panoramiques ont disparu derrière un virage, les dernières voitures redescendent vers Damas, à chaque faisceau de phares on se retourne dans l'espoir que ce soit un taxi. On a de la chance, une voiture jaune vient en sens inverse. Un signe, il freine, fait demi-tour. Dalia le guide jusqu'à un endroit encore ouvert pour manger un shawarma.

On prend le souk Midhat Pacha, désert et inquiétant avec tous ces rideaux de fer tirés, la rue s'est repliée dans sa coquille, effacée dans son silence, nous obligeant presque pour le traverser à nous taire et accélérer le pas. En nous approchant de la citadelle, quelques voitures circulent, quelques piétons pressés de rentrer. De rares vendeurs ambulants s'obstinent, ou c'est qu'ils ont leur clientèle nocturne, des chauffeurs de taxi sans doute. Il y a même, de façon extravagante à cette heure, debout devant son éventaire abrité de bâches – où jusqu'au soir

une flopée de femmes et marmots fouillent dans l'amas de vêtements bon marché –, ce marchand en gants de laine et bonnet qui à notre passage nous invite d'un geste machinal à regarder sa camelote. Deux flics de service font leur petit tour comme on promènerait son chien. Tout est paisible. Dalia monte dans un taxi. Juste un regard, on ne s'embrasse pas dans la rue ici, même en pleine nuit. Je continue à pied.

Le lendemain, dans le petit salon de l'hôtel, comme la veille, Dalia m'a servi le café. Je comptais repartir à Lattaquié dans l'après-midi, mais je suis resté une nuit de plus et on est allés tous les deux dans un restaurant tunisien, un magnifique palais damascène près de Bab Sharqi, manger un couscous et boire du vin libanais.

D'habitude quand je viens à Damas, je descends dans un hôtel pas cher, qui grince et qui penche, à Sarouja, un quartier populaire où seules deux trois vieilles ruelles bancales ont été préservées de la destruction. J'étais arrivé tard et l'hôtel était complet. Mon sac sur l'épaule, j'avais pris le pont piétonnier qui enjambe l'avenue frénétique pour rejoindre un autre hôtel qu'on m'avait indiqué.

Je lisais sur la terrasse de l'hôtel quand une femme est arrivée avec une bassine et m'a dit bonjour. Je me suis un peu étonné qu'elle me parle en français.

– Je suis tunisienne. Ma copine de la réception m'a dit qu'il y avait un Français.

Tout en discutant, je l'ai aidée à étendre le linge. Alors que j'allais sortir, Dalia m'a invité à boire un thé après son travail. Elle quittait à quatre heures. Ce n'était pas

possible, j'allais déjeuner avec une amie, plus tard peut-être. J'ai pris son numéro de portable, si je n'avais pas le temps ce serait pour une prochaine fois.

Je l'ai finalement appelée vers cinq heures et Dalia m'a fait déambuler dans Damas jusqu'à un premier bar. Comme je le connaissais déjà elle a tenu absolument à m'emmener ailleurs, un endroit que je découvrirais. Au dernier étage d'un bar restaurant, presque en face des structures métalliques qui couvrent le souk, on se fume un narguilé pour deux. Dalia tire sur sa chicha sans arrêt, comme pour s'étourdir, la tête un peu inclinée, enveloppée de fumée, pénétrée de fumée, et elle s'étourdit, y prenant un vrai plaisir. Chaque fois qu'on se passe le tuyau il faut dit-elle se donner une petite tape sur le dos de la main. Pourquoi ? C'est comme ça. Les petites tapes deviennent vite des caresses. On s'embrasse furtivement dans la salle vide mais entourée de miroirs où les serveurs n'ont rien d'autre à faire que de contempler leur ennui et nous jeter un œil à la dérobée.

Le café finit par se remplir. Subitement, et sans que ses raisons me soient parfaitement claires (masquer un certain trouble, marquer une confiance, besoin de se raconter, suggérer qu'elle n'a rien à cacher, à me cacher, espérer que je fasse de même ?), Dalia ouvre son portefeuille, sort et me commente presque un à un tout son contenu, photos, cartes de visite, papiers d'identité, une lettre... Je propose d'aller au mont Qassioun.

- Pourquoi au Qassioun ?
- Il paraît que la vue de Damas est belle.
- Alors on y va, oui c'est très beau.

Dalia négocie ferme le prix avec le taxi. Arrivés en haut, il veut nous attendre. Si on refuse, à cette heure, il risque de trouver ça un peu louche. Dalia lui dit qu'on a rendez-vous avec des amis, ils ont une voiture.

J'avais envie de voir Damas de haut et de nuit, mais l'idée du Qassioun n'était pas complètement innocente, Nisrine m'en avait parlé au déjeuner. Elle avait choisi, près du parc Al-Arsouzi, la terrasse d'un restaurant cernée de grilles et d'arbustes, l'isolant du boulevard. Derrière on voyait, avec ses horribles antennes rouge et blanc au sommet, le mont Qassioun, dévoré par les habitations sauvages construites en dur à la suite de différents exodes, paysans, réfugiés palestiniens, habitants du Golan fuyant la guerre. Mais ces constructions paraissent avoir poussé là, comme ces plantes parasites qui colonisent une forêt, tant le jour, d'un peu loin, elles s'accrochent, se fondent dans les plis et les couleurs de la roche. Ce n'est que le soir, quand les lumières s'allument sur les flancs, que l'occupation humaine devient évidente. J'avais demandé à Nisrine si elle voulait y faire un tour. Elle avait pris un air dédaigneux et m'avait signifié son refus à la manière syrienne, en levant légèrement le menton, haussant les sourcils, pinçant à peine les lèvres – chez Nisrine mi-boudeuse mi-souriante, mais sans le petit claquement de langue qui l'accompagne d'ordinaire. Les jeunes femmes syriennes aiment afficher une moue dédaigneuse, dont le charme opère parfois, quand elles rentrent dans une boutique, un restaurant, en marchant dans la rue, tout en essayant de vérifier qu'elles plaisent. Elles souriront rarement – une esquisse en réponse à l'amabilité du

serveur ou du commerçant, jamais à un inconnu, peut-être à l'étranger qui ose leur parler –, on l'interpréterait comme un signe, à la limite du dévergondage.

– Mais la vue doit être belle, non ?

– Surtout la nuit, mais tu demanderas à Karim qu'il t'emmène, pas moi !

– Pourquoi ?

– Tu sais qui va là-bas ? (Je hausse les sourcils à la syrienne.) Une fille qui monte au Qassioun avec un garçon, tout le monde sait bien pour quoi ils y vont, en tout cas personne n'imagine qu'ils y vont pour la vue.

Le déjeuner est un peu terne, si Nisrine est à l'aise au téléphone, elle l'est beaucoup moins en tête à tête. Au téléphone, évidemment, c'est plus facile de se lâcher, de jouer. Je lui demande ce qui ne va pas. Rien, elle est fatiguée, on vient de lui proposer une formation pour un poste plus intéressant, elle est débordée de travail, elle doit parfaire son anglais aussi, mais elle n'a pas les moyens de se payer des cours au British Council ou à l'American Center, c'est pour les riches, elle doit travailler toute seule. Elle est employée dans un ministère. Avant elle passait la moitié de son temps à parler avec les collègues, boire du thé, manger des gâteaux, se faire les ongles, lire des magazines, s'ennuyer... Elles sont trois pour un poste, avec un salaire médiocre, mais deux chômeuses en moins. Je devine bien qu'il y a autre chose.

– Est-ce que je peux te parler franchement ?

– Bien sûr.

– Je vais peut-être me fiancer.

– C'est plutôt une bonne nouvelle, avec qui ?

- Avec le docteur.
- Le docteur qui n'est pas docteur ?
- Oui.

Et qu'elle traitait de menteur en pleurant au téléphone... Les choses commencent à prendre une autre tournure. Ce n'est pas une raison pour faire cette tête. Aurait-elle pris au sérieux nos petits jeux au téléphone et maintenant elle souhaite mettre un peu de distance ? On ne peut pas nier, même en s'amusant, une séduction, une attirance, c'est d'ailleurs ce qui lui plaisait, et il n'a tenu qu'à elle qu'il se passe ou non quelque chose, comme on dit. Elle en a bien eu la fantaisie, le désir, mais entre la fantaisie et la réalité il y a pour elle un lit infranchissable. Moi, comme d'habitude, j'ouvre une porte, mais je laisse venir, je ne force rien, n'insiste pas, la porte reste ouverte... Nisrine préfère rester sur le seuil, jeter un œil, libre à elle.

Avec le docteur bulgare, Nisrine n'est pas sûre à cent pour cent. Elle est amoureuse ? Un peu, enfin, elle ne sait pas trop, elle se sent bien avec lui, quelque chose de possible. Ça sent la résignation, mais je n'oublie pas ce qu'elle m'avait confié au téléphone. « La première fois que je l'ai vu, ma première pensée : j'aimerais faire l'amour avec lui. Et c'était tout mon corps qui me donnait cette pensée. En tout cas je le trouve sexy. C'est le seul qui m'a donné ce désir d'emblée. » Ça fait plusieurs mois maintenant qu'ils se connaissent, ces derniers temps surtout il passe la voir au bureau, ils vont déjeuner ensemble, et chaque fois qu'elle le voit, c'est pareil, il l'excite. C'est déjà bien.

– Tu n’es peut-être pas obligée de te marier avec lui si c’est juste sexuel.

– Tu sais bien qu’avant le mariage je ne ferai rien.

– Quel dommage... Et après? Si ça marche sexuellement mais pas pour le reste, comment tu feras?

Elle n’a pas de réponse. Ce qui la tracasse plutôt ce sont des questions matérielles, il ne travaille pas pour le moment, s’ils se marient, comment vont-ils faire pour trouver un logement, vivre décemment, confortablement? Nisrine ne gagne pas assez pour eux deux, ils ne peuvent pas se marier avant qu’il trouve un travail. Je la rassure, ses parents possèdent un appartement inoccupé, ils pourraient y vivre. Elle y a pensé, mais c’est mieux s’il a un travail, sans travail il y a peu de chances que ses parents acceptent le mariage. Il a étudié en Bulgarie (c’est pour ça qu’entre elle et moi on l’appelle le docteur bulgare), il a une proposition de travail là-bas, mais Nisrine ne veut pas quitter Damas. La Bulgarie, pour les vacances d’accord, pour le voyage de noces la France ou l’Italie, mais pour vivre Damas, et uniquement Damas. Au début de leur rencontre le docteur bulgare envisageait de partir, il hésitait, il n’était encore question de rien du tout entre eux. Nisrine s’était dit pourquoi pas l’épouser, s’il reste, sans le mettre dans la confiance évidemment, pour voir. Finalement il n’est pas parti, c’est donc qu’il tient à elle. Pourquoi pas l’épouser?

Quand Karim m’a amené chez lui, je suis tout de suite tombé sous le charme de sa sœur, de ce prénom, Nisrine. Toute la famille était aux petits soins pour moi, la mère

me servant un énième thé, Nisrine m'épluchant un fruit, m'offrant une sucrerie, me faisant la conversation, traduisant parfois pour ses parents qui ne parlent pas anglais. Karim, en présence de sa famille, était moins loquace et moins enjoué, et si personne n'était mal à l'aise, je sentais qu'à la suite du refus de son mariage avec Dalale il avait dû se replier sur lui-même.

Parfois Karim dormait encore ou n'était pas là, je restais avec Nisrine et sa mère, sa tante nous rejoignait. Le lieu de vie, outre la cuisine, c'est le salon, la pièce du poêle et de la télé. On y entre directement, après avoir quitté ses chaussures dans le couloir. Il y a d'abord l'énorme frigo et en face un portemanteau, puis s'étale le fleurage d'un immense tapis. Dessus, un buffet avec la vaisselle et la télé, un canapé, une chaise de jardin en plastique, une table basse. À droite s'ouvre, sans porte ni rideau, la chambre de Karim et de son frère Wassim, avec un lit de part et d'autre et l'ordinateur au milieu. Au fond, deux pièces fermées, dans l'une on n'y trouve rien qu'un argentier et un matelas rangé dans un coin, celui où dorment les parents. C'est là, sur le tapis, après y avoir étendu une toile cirée, que nous avons mangé tous ensemble la première fois. À côté, la chambre de Nisrine, où j'aimerais bien m'isoler avec elle quand vient l'heure de la sieste. Car si j'étais sensible à leur gentillesse et aux plats délicieux que sa mère préparait, je venais surtout pour Nisrine, même si on ne pouvait jamais être seuls. D'où le charme peut-être. Les regards. Nisrine Assise sur les talons, près du poêle, en jean et pull de laine mohair, je fixais son visage dans la vitre du buffet,



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2013. N° 111341 (00000)
Imprimé en France